

GRAMM

-

R

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Jacques François, Pierre Larrivée,
Dominique Legallois et
Franck Neveu (dir.)

La linguistique
de la contradiction

P.I.E.
PETER LANG



La notion de contradiction traverse l'organisation du langage. Elle structure le lexique, motive des constructions syntaxiques et est un mode d'organisation du discours. C'est ce que démontrent les études réunies dans cet ouvrage éclairant des cas jusqu'ici peu étudiés, dans un ensemble de langues proches et plus éloignées, anciennes et modernes. Ces études suggèrent la récurrence d'une même notion à différents niveaux de structuration, de la langue au discours, permettant l'intégration de dimensions hétérogènes. Se trouve ainsi affirmée l'idée que les tensions entre contrariété et contradiction sont à l'origine des raisonnements contextuels qui donnent des objets linguistiques bien formés.

Jacques François est professeur émérite à l'Université de Caen et chercheur associé aux universités de Paris 3 (UMR 8094 LaT'Tice), de Carthage à Tunis (Institut supérieur des Langues) et de Cologne (Romanisches Seminar). Il est membre du bureau de la Société de linguistique de Paris.

Pierre Larrivée est professeur de linguistique française à l'Université de Caen. Organisée autour de la sémantique grammaticale et de la tension entre sous-spécification et saturation contextuelle, sa recherche s'intéresse à l'organisation, à la variation et au changement de la grammaire.

Dominique Legallois est enseignant-chercheur à l'Université de Caen Basse-Normandie ; ses recherches portent sur la sémantique des constructions grammaticales, et sur la linguistique textuelle.

Franck Neveu est professeur de linguistique française à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), et directeur de l'Institut de linguistique française (CNRS, FR 2393). Il a consacré de nombreuses publications au détachement, à la terminologie linguistique, aux notions grammaticales, et au discours linguistique.

La linguistique de la contradiction



P.I.E. Peter Lang

Bruxelles · Bern · Berlin · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

**Jacques FRANÇOIS, Pierre LARRIVÉE,
Dominique LEGALLOIS et Franck NEVEU (dir.)**

La linguistique de la contradiction

« GRAMM-R. Études de linguistique française »

N° 17

La publication de cet ouvrage a été rendue possible
grâce au soutien du laboratoire CRISCO de l'Université de Caen.

Tous les volumes de cette collection sont publiés après double révision
à l'aveugle par des pairs.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque
procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit,
est illicite. Tous droits réservés.

© P.I.E. PETER LANG S.A.
Éditions scientifiques internationales
Bruxelles, 2013
1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique
www.peterlang.com ; info@peterlang.com

Imprimé en Allemagne

ISSN 2030-2363
ISBN 978-2-87574-053-3 (paperback)
ISBN 978-3-0352-6306-0 (eBook)
D/2013/5678/25

Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Nationalbibliothek »
« Die Deutsche Nationalbibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche
Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site
<<http://dnb.de>>.

Table des matières

L'analyse de la contradiction.....	9
---	----------

*Jacques François, Pierre Larrivée,
Dominique Legallois et Franck Neveu*

PREMIÈRE PARTIE. LES MARQUES DE L'OPPOSITION

Le cycle de Jespersen à trois et quatre négations	19
--	-----------

Johan van der Auwera, Frens Vossen et Maud Devos

Deux coordinations négatives en grec ancien. Différences sémantiques et pragmatiques entre ΟΥΔÉ et ΟΥΤΕ.....	33
---	-----------

Camille Denizot

Antirides et antihéros. Valeurs adversative et antonymique des dérivés en anti-.....	53
---	-----------

Franziska Heyna

L'expression de la négation à travers les particules russes bylo, čut' ne et čut' bylo ne	73
--	-----------

Tatiana Bottineau

Le grammème latin <i>nedum</i>. Une grammaticalisation inattendue	91
--	-----------

Emmanuel Dupraz

Neg-Raising and Duals	109
------------------------------------	------------

Michael Hegarty

Réduplication et négation dans le domaine des quantifieurs/intensifieurs. BEN/BEN BEN et ¹BEN BEN_{NÉG} en français québécois.....	123
--	------------

Gaétane Dostie

DEUXIÈME PARTIE. LES OPPOSITIONS LOGIQUES

Vers un cube des oppositions	145
<i>Johan van der Auwera et Lauren Van Alsenoy</i>	
Existe-t-il une énantiosémie grammaticale ?	
Réflexions à partir de la construction dative trivalente	157
<i>Dominique Legallois</i>	
Négation, portée et distinction	
négation descriptive/métalinguistique	177
<i>Jacques Moeschler</i>	

TROISIÈME PARTIE. LA CONTRADICTION EN DISCOURS

À propos de quelques conditions énonciatives des réfutations	197
<i>Alfredo M. Lescano</i>	
Quand questionner, c'est réfuter	215
<i>Sophie Anquetil</i>	
La construction du désaccord dans le discours.	
Concession vs réfutation	233
<i>Emma Álvarez-Prendes</i>	
Négation et asyndète	249
<i>Gilles Corminboeuf</i>	
L'emploi du verbe <i>dire</i> avec la négation.	
L'étude contrastive des constructions <i>ne skazhu</i>,	
<i>ne govorju</i>, <i>non dico</i> en russe et en italien	263
<i>Elizaveta Khachatryan</i>	
Adverbiaux en « préposition + infinitif » :	
<i>sans mentir/à dire le vrai, à dire la vérité.</i>	
Étude diachronique	279
<i>Corinne Féron et Danielle Coltier</i>	
Une stratégie énonciative singulière. La mise en scène	
de la contradiction dans le discours oral	295
<i>Élisabeth Richard et Griselda Drouet</i>	
Abstracts	309
Notices biographiques	315

L'analyse de la contradiction

Jacques FRANÇOIS*, Pierre LARRIVÉE*,
Dominique LEGALLOIS* et Franck NEVEU**

*Université de Caen, **Université Paris-Sorbonne

1. L'analyse de la contradiction

L'étude du sens dans le langage a soulevé l'espoir de la découverte de généralisations de contenu. La difficulté d'établir de telles généralités a amené à se tourner vers des dispositifs relationnels, comme cela a été le cas en typologie par exemple. Parangon des dispositifs relationnels entre catégories interprétatives, le carré aristotélicien des oppositions a servi à rendre compte de dynamiques lexicales dans la tradition sémiotique (Greimas 1966) et au-delà (Lyons 1980 : 217-236). La démonstration de l'ubiquité des rapports scalaires dans la sémantique grammaticale est une des contributions majeures de la monographie de Laurence R. Horn de 1989 *A natural history of negation*. Rappeler les relations contraires entre *Tous les S sont P* et *Aucun S n'est P*, contradictoires entre *Tous les S sont P* et *Certains S ne sont pas P*, *Certains S sont P* et *Aucun S n'est P*, permet de jeter une nouvelle lumière sur les problématiques de sens grammatical, non seulement sur la quantification (voir la discussion critique de Duffley et Larrivée 2011), la modalité (*possible, non nécessaire, probable, certain*), mais également sur les intervalles des prédicats de degré, de la comparaison, et leur extension au temps et à l'aspect (Hay, Kennedy et Levin 1999), notamment. Horn montre en particulier que le mécanisme relationnel fondamental de la contradiction (où la vérité de A implique la négation de B, avec tiers normalement exclu, entre *homme* et *femme*) et de la contrariété (où A et B peuvent être faux tous les deux, entre *masculin* et *féminin*), expliquent les emplois de préfixes (*non éligible* face à *inéligible*), de marqueurs, et jusqu'à des configurations grammaticales (la litote de la montée de la négation *Je ne crois pas qu'il vienne* dérivant d'une contradiction face à la contrariété émanant de la négation directe *Je crois qu'il ne viendra pas*). Cela suggère que des représentations sémantiques fondamentales se déploient à différents niveaux de la

structure linguistique ; des concepts sous-tendant la quantité, le degré, la modalité s'appliquent à la morphologie, au lexique, aux constructions, voire aux relations discursives. La chose est importante, car si elle se vérifiait, elle démontrerait un inventaire rationnel de notions dont les interventions structurelles multiples constitueraient un des facteurs de cohésion de la complexe architecture linguistique, qui sans cela devrait être plus complexe, et plus variable qu'avéré.

C'est dans la proposition concrète de la récurrence d'une même notion à différents niveaux de structuration, de la langue au discours, que repose la force de ce volume. Il développe en trois parties l'idée que les tensions entre contrariété et contradiction sont à l'origine des raisonnements contextuels qui donnent des objets linguistiques bien formés.

La première partie concerne les marqueurs de l'opposition, offrant des études de cas novatrices dans un ensemble de langues documentant l'intervention de la contradiction et de la contrariété.

L'article de Johan van der Auwera, Frens Vossen et Maud Devos (*Le cycle de Jespersen à trois et quatre négations*) considère le cas bien connu de l'évolution diachronique des négations de proposition. Le cycle de Jespersen, qui est aussi la spirale de Meillet, ne concerne pas seulement une évolution d'une négation simple vers une autre négation simple à travers une négation double, mais aussi une progression vers une négation à trois et même quatre marqueurs. Le triplement et le quadruplement sont illustrés et il est montré aussi que les paramètres du doublement se retrouvent dans le triplement. La valeur emphatique souvent associée à ces cas illustre le rôle pour le changement historique d'une valeur de contrariété.

La sémiotisation de la contradiction et de la contrariété est illustrée par deux coordinations négatives du grec ancien, οὐδέ et οὔτε, analysées par Camille Denizot (*Deux coordinations négatives en grec ancien : différences sémantiques et pragmatiques entre οὐδέ et οὔτε*). D'après l'explication traditionnelle, οὔτε est une coordination symétrique qui coordonne sans hiérarchiser, contrairement à οὐδέ. Or, la différence essentielle est que οὔτε coordonne des notions d'un domaine délimité, les termes niés sont présentés comme des contradictoires s'ils sont antonymes, et leur ordre est libre ; avec οὐδέ, soit le domaine nié est ouvert, soit il y a plusieurs domaines négatifs, les termes niés étant présentés comme des contradictoires s'ils sont antonymes et leur ordre dépend de la visée argumentative.

D'autres dimensions se surajoutent à l'expression de la négation. En morphologie, la préfixation en *anti-* sur la base nominale et adjectivale manifeste deux valeurs sémantiques à discriminer : une valeur adversative (*antirides*, *antigrippal*) et une valeur antonymique (*antihéros*,

antiromantique). L'analyse d'occurrences par Franziska Heyna (*antirides et antihéros : valeurs adversative et antonymique des dérivés en anti-*) montre que, dans les *anti*₂*N*, le préfixe *anti*₂- à valeur antonymique doit être décrit comme un opérateur de « non-conformité au type » ; celui-ci opère l'annulation de certains traits prototypiques du nom de base. Quant aux dérivés déadjectivaux, deux faits inédits sont abordés : les dérivés antonymiques construits sur un adjectif primaire (*anti-jolie*) et ceux construits sur un adjectif dénominal dont l'interprétation est ambiguë (*anti-musical*), emploi relationnel ou qualificatif. En guise de modélisation, on avance que *anti*₁- et *anti*₂- ne sélectionnent pas les mêmes propriétés dans la *Structure Qualia* (Pustejovski 1991) des noms sur lesquels ils opèrent.

Différents marqueurs jouent sur le degré de la négation, et ses limites – comme *presque* et *à peine*. Les particules russes *bylo*, /čut' ne/ et *čut' bylo ne* expriment rétrospectivement la validation d'un état de choses non-p, sur fond d'une validation imminente de p, comme le montre Tatiana Bottineau (*L'expression de la négation à travers les particules russes bylo, čut' ne et čut' bylo ne*). En raison de son étymologie, *bylo* pose l'existence de p avant d'annoncer celle de non-p. *Čut' ne* confère à p une détermination en le localisant sur un gradient ; p est premier, sa validation a été manquée ou évitée d'extrême justesse. Avec *čut' bylo ne*, c'est non-p qui est premier ; *bylo* introduit un doute quant à l'imminence de p et atteste du dédoublement de l'instance énonciative : le procès p a-t-il été imminent ou ne l'a-t-il pas été ? L'étude s'appuie sur l'analyse des paramètres formels, tels que le point d'incidence des particules et la prosodie des propositions.

Phénomène sensible à l'atmosphère négative d'un énoncé, les termes à polarité négative ont une évolution envisagée en latin par Emmanuel Dupraz (*Le grammème latin nedum : une grammaticalisation inattendue*). Le connecteur latin *nedum*, peu courant, a connu un processus de grammaticalisation particulier. Il indique qu'un prédicat valable pour un parangon vaut aussi pour tout terme de l'échelle concernée, initialement dans la portée de la négation. En acquérant des emplois où il introduit un syntagme sans verbe conjugué, il est devenu un terme à polarité négative, puis un simple terme à polarité. Cette évolution va à l'encontre des tentatives les plus actuelles de lier acquisition et diachronie, qui supposent un mouvement de la polarité vers la négation, et non le mouvement inverse.

En synchronie, les termes quantifieur/intensifieur qui entretiennent un lien privilégié avec la négation ne manquent pas, et le redoublement de *ben* en français québécois en donne un exemple analysé dans le détail par Gaétane Dostie (*Réduplication et négation dans le domaine des quantifieurs/intensifieurs : « ben/ben ben » et ¹ben ben_{NÉG} en français*

québécois). En conjonction avec son statut de mot *léger* au sens d'Abeillé, la difficulté de *ben* dans son rapport à la négation (*Il a (*pas) ben travaillé* « beaucoup ») pourrait avoir amené la reduplication *ben ben* (*Il a pas ben ben travaillé* « pas beaucoup ») à s'y spécialiser. Les analyses reposent sur une série d'exemples authentiques puisés, pour une part importante, dans le *Corpus de français parlé au Québec* (CFPQ). La complexe question de la polysémie, dans les rapports entre le degré, la scalarité et la négation, est envisagée par l'approche du sens des unités lexicales dans la perspective de la lexicologie explicative et combinatoire de Mel'čuk.

Enfin, une construction montrant classiquement le passage de la contradiction à la contrariété est reconsidérée par Michael Hegarty (*Neg-Raising and Duals*). La montée de la négation dans *Je ne crois pas qu'elle le fera* dans son rapport de synonymie avec *Je crois qu'elle ne le fera pas* dépend crucialement du prédicat en cause. Est considérée la charge cognitive de ces prédicats, ainsi que l'expression d'une condition se généralisant sur des mondes possibles. Ce serait la raison pour laquelle les cas où la phrase enchâssante a une variable d'événement ne permettent pas l'équivalence recherchée.

La deuxième section réunit des discussions sur les représentations que l'on peut donner des relations de contradiction et de contrariété. Les relations qu'explorent Johan van der Auwera et Lauren Alsenoy concernent la polysémie des indéfinis (*Vers un cube des oppositions*). Leur article développe le carré classique des oppositions vers un cube à trois niveaux et à trois dimensions. Le carré classique des oppositions apparaît ainsi insuffisant pour expliquer certains phénomènes concernant les quantificateurs de langues naturelles. Une solution partielle consiste à attribuer trois niveaux au carré, partant d'une proposition avancée pour le carré de la modalité. Pourtant, la distinction en anglais entre *some* et *any* montre qu'une autre dimension doit être ajoutée, résultant en un cube. Après avoir transformé le carré en cube, le cube de quantification est succinctement comparé avec la géométrie des indéfinis telle que proposée par Haspelmath (1997).

L'article de Dominique Legallois (*Existe-t-il une énantiosémie grammaticale ? Réflexions à partir de la construction dative trivalente*) aborde également la question du carré sémiotique. Le phénomène relevé par les études sur le datif français mais assez peu analysé correspond aux interprétations de la construction dative trivalente (X verbe z à Y). L'interprétation contraire renvoie pour *J'ai acheté une voiture à Paul* soit au cas 1. où Paul, garagiste, n'a plus la voiture puisqu'il me l'a vendue, soit au cas 2. Paul, mon fils, et je lui ai offert une voiture – il la possède. L'interprétation contradictoire dans *Je te laisse les enfants ce week-end* correspond ou bien à 1. je dépose les enfants chez toi, je te les

confie, ou bien à 2. les enfants restent chez toi, je ne les prends pas, à toi de les garder. L'auteur plaide pour une autonomie de la structure argumentale (X verbe Z à Y) et considère que cette construction est suffisamment générique pour engendrer des énoncés qui, en contexte, peuvent donner lieu à des interprétations contraires ou contradictoires. Ainsi, la construction dative trivalente se révélerait être un cas d'énan-tiosémie grammaticale.

Naturellement, le rapport d'opposition construit par la négation, qu'il concerne des ensembles grammaticaux structurés comme les quantifieurs, ou des ensembles plus ouverts comme les verbes, dépend largement de ce sur quoi focalise la négation. C'est cette question de la focalisation de la négation et de sa portée (Larrivée 2001) que revisite Jacques Moeschler (*Négation, portée, et la distinction négation descriptive/métalinguistique*). Comme on le sait, la négation porte syntaxiquement sur un prédicat, généralement le verbe, et sa portée syntaxique peut correspondre ou non à l'interprétation pragmatique de l'énoncé. Lorsque la négation porte pragmatiquement sur un prédicat, son usage est descriptif (portée étroite, négation interne), alors qu'elle est métalinguistique (portée large, négation externe) lorsqu'elle porte sur la proposition entière. Cet article se pose la question de la portée sémantique de la négation, et de la manière dont les usages pragmatiques peuvent être dérivés à partir de la forme logique de l'énoncé. Y est défendue la thèse d'une sémantique à portée large pour la négation, et d'une dérivation pragmatique tant pour la négation descriptive que pour la négation métalinguistique.

L'éventuelle convergence de relations structurantes de la langue avec celles qu'on retrouve dans le discours est évaluée dans la dernière section du volume.

Alfredo Lescano (*À propos de quelques conditions énonciatives des réfutations*) considère la notion de réfutation. Les définitions données dans des travaux antérieurs à la lumière de la théorie argumentative de la polyphonie reposaient sur une conception ne prenant pas en compte la dimension interlocutive de l'énonciation. Cette perspective faisait des prédictions qui ne semblent pas toutes soutenues par les faits, et l'objet du travail publié ici est précisément la recherche d'une plus grande adéquation descriptive. Les précisions apportées permettent ainsi de situer la réfutation par rapport à des actes voisins d'invalidation, de désaccord, de mise en doute que l'auteur considère comme déterminés dès le niveau sémantique.

Le travail sur les actes de langage est au cœur de la réflexion de Sophie Anquetil (*Quand questionner, c'est réfuter*). Elle interroge les réalisations effectives d'actes de langage de diverses valeurs illocutoires (simples questions, réfutations, critiques, plaintes, etc.) dans leurs

rapports avec les virtualités argumentatives d'une forme telle que *Comment + pouvoir + tu/vous ?* À l'aide d'un corpus constitué à partir de la base de données Frantext, elle se demande ce qui, dans la matérialité discursive, oriente l'interprétation vers un macro-acte de réfutation. L'auteure considère que l'appréhension du contenu propositionnel permet de déterminer si l'application d'une loi de discours se justifie.

Emma Álvarez-Prendes (*La construction du désaccord dans le discours : concession vs réfutation*) démontre qu'un énoncé concessif (*un vent violent se lève, mais il souffle dans le bon sens*) et un énoncé réfutatif (*ce n'est pas un corbeau mais une pie*) peuvent manifester un même contenu sémantico-pragmatique. Aussi, la principale différence entre les deux types d'énoncés reste une question de degré et de polarité, de sorte que l'énoncé concessif réfute « de manière positive » le contenu propositionnel de l'interlocuteur – le dialogue entre les participants reste alors ouvert –, et l'énoncé réfutatif interdit toute possibilité de continuation du dialogue. Pour des raisons de préservation de face, l'énoncé concessif est le plus souvent privilégié par les locuteurs.

L'étude de Gilles Corminboeuf (*Négation et asyndète*) porte sur des constructions binaires juxtaposées qui comportent une négation dans leur partie initiale, par exemple *Je ne cherche pas, je trouve*. L'élimination d'un implicite, possiblement véhiculé dans l'avant-discours, renvoie à un processus en deux temps : il désamorce préventivement une inférence, puis il lui substitue son point de vue sur le mode explicite. En opérant un renversement argumentatif, l'énonciation *nég-P* a surtout pour fonction de réévaluer la force d'une inférence, ce qui n'est pas sans rappeler les négations polémiques et métalinguistiques.

Les emplois polémiques de la négation renvoient à un dire sous-jacent, mais qu'en est-il d'un dire explicitement nié ? Voilà le sujet considéré par Elizaveta Khachatryan (*L'emploi du verbe « dire » avec la négation. L'étude contrastive des constructions ne skazhu, ne govorju, non dico en russe et en italien*), pour les constructions italiennes et russes équivalentes de *Je ne dis pas que P*. Celles-ci se caractérisent par une asymétrie entre l'emploi positif et l'emploi négatif : la suppression de la négation ne transforme pas la forme négative en forme positive. On retrouve une situation analogue à celle de la montée de la négation abordée par Hegarty, où *ne pas dire P* ne correspond pas à *non P*, cas particulier de la négation asymétrique de Miestamo. Les différentes interprétations s'appréhendent à travers la sémantique diverse des *verbes de dire*. L'analyse syntaxique et sémantique proposée pour chaque construction aboutit à la définition du rôle de ces constructions dans le discours.

L'expression du dire est ce qui intéresse Corinne Féron et Danielle Coltier (*Adverbiaux en « préposition + infinitif »* : sans mentir/à dire le

vrai, à dire la vérité. *Incidence de la signification (négative ou positive) des constituants sur le fonctionnement de l'adverbial. Étude diachronique*) à travers des adverbiaux comme *sans mentir*, à dire le vrai, à dire la vérité. Les auteures confrontent deux séries d'adverbiaux illocutifs, les uns formés de constituants de sens négatif (*sans* + verbe signifiant une énonciation mensongère : *sans mentir*), les autres de constituants qui ne sont, ni formellement, ni sémantiquement négatifs (*à* + verbe signifiant une énonciation véridique : *à dire vrai*, *à (vous) dire le vrai*, *à (vous) dire la vérité*). Dans un premier temps, les auteures montrent que les constituants des adverbiaux de la première série s'opposent aux constituants des séquences de la seconde série. Dans un second temps, elles étudient le fonctionnement de ces adverbiaux : les séquences du type *sans mentir* fonctionnent comme « illocutifs purs », tandis que les adverbiaux en *à* + *dire* + *vrai/vérité* sont soit des « illocutifs purs », soit des « illocutifs-conjonctifs », ces fonctionnements, d'après étude sur corpus, n'ayant pas connu de changement notable entre le français préclassique et le français contemporain.

Last but not least, Elisabeth Richard et Griselda Drouet (*Une stratégie énonciative singulière : la mise en scène de la contradiction dans le discours oral*) examinent comment les contradictions peuvent être sauvées par le discours. L'inacceptabilité devrait frapper un même énoncé dont la version affirmative et niée serait coordonnée par *et* de type *Ma montre marche et ne marche pas*. Pourtant, l'aporie logique met *a contrario* en scène une singularité énonciative. Cette singularité passe par la mise en scène de conditions de validation alternative pour chaque partie de la coordination, donnant lieu à des effets polyphoniques qui sont analysés. L'instance énonciative a ainsi partie liée au processus d'interprétation des représentations linguistiques, suggérant la continuité de la notion de contradiction dans les différents ordres du sens.

L'ouvrage propose une sélection des contributions présentées initialement au colloque *A Contrario*, qui s'est déroulé à l'Université de Caen au printemps de 2010. Le colloque et l'ouvrage ont bénéficié du soutien des membres du comité scientifique, composé de Denis Apothéloz, Peter Blumenthal, Nathalie Fournier, Bernard Fradin, Jacques François, Zlatka Guentcheva, Isabelle Haïk, Ekkehard König, Hans Kronning, Pierre Larrivée, Dominique Legallois, Jean-Luc Manguin, Fabienne Martin, Philip Miller, Jacques Moeschler, Michel Morel, Claude Muller, Franck Neveu, Henning Nölke, Michele Prandi, Daria Toussaint et Laurice Tuller. Les directeurs de l'ouvrage expriment leurs remerciements aux participants, aux auteurs, aux évaluateurs, ainsi qu'à l'équipe éditoriale qui a soutenu la publication rapide et efficace du volume.

2. Bibliographie

- Greimas, A. J., *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, Larousse, 1966.
- Horn, L. R., *A natural history of negation*, Chicago, University of Chicago Press, 1989.
- Duffley, P. et Larrivée, P., « Anyone for non-scalarity ? », in *English Language and Linguistics*, 2010, vol. 14, n° 1, p. 1-17.
- Hay, J., Kennedy, C. et Levin, B., « Scalar structure underlies telicity in ‘degree achievements’ », in *Proceedings of SALT 9*, Ithaca, Cornell Linguistics Circle Publications, 1999, p. 127-144.
- Larrivée, P., *L'interprétation des séquences négatives : portée et foyer des négations en français*, Bruxelles, Duculot, 2001.
- Lyons, J., *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse, 1980.
- Miestamo, M., *Standard negation : the negation of declarative verbal main clauses in a typological perspective*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, 2005.

PREMIÈRE PARTIE

LES MARQUES DE L'OPPOSITION

Le cycle de Jespersen à trois et quatre négations

Johan VAN DER AUWERA*, Frens VOSSEN* et Maud DEVOS**

** Université d'Anvers, ** Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren*

1. Doublement : Jespersen (1917) et Meillet (1912)

Il existe un principe simple qui associe les sens et les formes selon une règle de biunivocité : un sens ne requiert qu'une seule forme et inversement, une forme correspond à une seule signification. Ce principe constitue l'élément central de certains cadres linguistiques (par exemple : l'école de Colombie de William Diver (Huffman 2001) et la Théorie d'Optimalité (de Swart 2010)), et s'il est important, il est également un peu simpliste. Le français le prouve avec la négation propositionnelle. Considérez la phrase (1) en français standard moderne.

(1) Cléopâtre n'a pas eu de chance.

Dans la perspective classique, (1) contient deux marqueurs de négation, à savoir *ne* et *pas*. D'un point de vue logique, on présumerait que deux négations s'annulent ou que, pour le moins, une négation se trouve dans le champ de l'autre. Mais, en ce qui concerne (1), ce n'est pas le cas. En sémantique, il n'y a qu'une seule négation. Le phénomène illustré en (1) a fait l'objet d'études approfondies, tant d'un point de vue spécifique à une seule langue que d'un point de vue typologique. Pour ces deux perspectives, on se réfère généralement à Jespersen (1917) et à Dahl (1979), ce dernier ayant inventé l'expression « cycle de Jespersen » pour désigner le phénomène diachronique réputé responsable de créer une négation double. Voici la citation de Jespersen très souvent mentionnée (1917 : 4) :

L'histoire des expressions négatives dans diverses langues nous dévoile la fluctuation singulière suivante : l'adverbe négatif original commence par être affaibli, on le trouve ensuite insuffisant, ce qui aboutit à son renforcement, généralement par l'adjonction d'un mot supplémentaire, et il se peut alors que ce dernier soit ressenti comme le mot négatif proprement dit et qu'avec le temps, il subisse la même évolution que le mot négatif du début.

Van der Auwera (2009, 2010) démontre que l'idée de Jespersen a exercé une grande influence mais qu'elle est également sujette à controverse et, pour le français au moins, certains considèrent la théorie de Jespersen comme erronée. Il n'est pas vrai que le marqueur français *ne* était faible et qu'il fallait le renforcer. En tant que négateur, *ne* est légitime, mais le fait est que l'on veut souvent renforcer une négation, comme avec les mots *du tout* dans *ne ... pas du tout* en français moderne, et que *pas*, littéralement « un pas », exerçait jadis cette fonction (à l'origine, uniquement avec les verbes de mouvement), et qu'avec le temps, la signification emphatique du mot ayant faibli, *ne* s'est finalement transformé en accessoire d'une négation neutre. Cette explication avait déjà été exprimée avant Jespersen (1917), par Meillet (1912). On cite régulièrement cet article comme étant celui qui a introduit le terme grammaticalisation, mais sa seconde raison de célébrité devrait être sa position claire concernant l'évolution de la négation :

Là où l'on avait besoin d'insister sur la négation [...] on a été conduit à renforcer la négation *ne ...* par quelque autre mot. [...] On sait comment *pas* a perdu, dans les phrases où il était un accessoire de la négation, tout son sens propre – sens conservé parfaitement dans le mot isolé *pas* –, comme dès lors, *pas* est devenu à lui seul un mot négatif, servant à exprimer la négation [...]. (Meillet 1912 : 393 [1926 : 140])

La citation suivante prouve que Dahl (1979 : 88) n'avait pas de raison d'introduire le terme cycle : la spirale de Meillet se révèle tout aussi adéquate – et elle lui est évidemment antérieure.

Les langues suivent ainsi une sorte de développement en spirale : elles ajoutent des mots accessoires pour obtenir une expression intense : ces mots s'affaiblissent, se dégradent et tombent au niveau de simples outils grammaticaux ; on ajoute de nouveaux mots ou des mots différents en vue de l'expression ; l'affaiblissement recommence et ainsi sans fin. (Meillet 1912 : 394 [1926 : 139-140])

Toutefois, ce que Jespersen et Meillet ont en commun, c'est qu'ils perçoivent tous deux une évolution de la négation simple à la double, et ensuite un retour vers la simple¹. Sous forme de schéma :

(2) Simple	<i>ne</i>	
Double	<i>ne ...</i>	<i>pas</i>
Simple		<i>pas</i>

À plusieurs égards, (2) constitue une simplification. Tout d'abord, il faudrait admettre qu'il existe des étapes intermédiaires, soit une étape

¹ Chose intéressante, le scénario dépeint l'état de négation double comme une situation transitoire entre deux étapes de type 'une forme – un sens'. Dès lors, même pour la négation, le principe 'une forme – un sens' a une certaine pertinence explicative.

entre le simple *ne* et le double *ne ... pas*, et une autre entre le double *ne ... pas* et le simple *pas*, où *pas* et *ne* sont respectivement optionnels.

- (3) Simple *ne*
 ne (... pas)
 Double *ne ... pas*
 (ne ...) pas
 Simple *pas*

D'autre part, ces étapes peuvent également être contemporaines au sens où les langues peuvent fixer différentes stratégies pour des constructions différentes et dans des contextes sociolinguistiques différents – un point de vue défendu de façon convaincante dans Martineau et Mougeon (2003). Il apparaît donc que dans certains contextes, le français moderne puisse recourir à la stratégie du *ne* archaïque (voir par exemple Muller 1991 : 227-245).

- (4) Il n'a cessé de pleuvoir depuis hier. (Muller 1991 : 230)
 (5) français plus ancien *ne*
 ne ... pas
 français moderne *ne* *ne ... pas* *pas*

Dans cet article nous nous penchons pourtant sur un autre aspect pour lequel les scénarios décrits sont trop simples, qu'il s'agisse d'un scénario de base à trois étapes comme le schéma (2) ou même d'un scénario étendu comme l'exposent les schémas (3) ou (5). Jusqu'à présent, nous avons présenté le cycle de Jespersen ou la spirale de Meillet comme une évolution allant d'une négation simple à une négation simple, avec un détour par la négation double. Mais se pourrait-il qu'il existe également une étape de triplement, où une langue ajouterait une troisième négation ? Une négation vraiment neutre, c'est-à-dire, une double marque de négation non emphatique peut évidemment être rendue emphatique (*ne ... pas du tout*), et si le mot intensificateur vient à faiblir, nous finirions en effet par obtenir une négation triple. En principe, cela semble possible et, en fait, la littérature apporte déjà des réponses positives à la question. Toutefois, on ne leur a pas accordé une attention suffisante. La réponse la plus claire provient des études d'Early (1994a, 1994b) sur le *lewo*, une langue malayo-polynésienne parlée à Vanuatu : Ces études renvoient explicitement les faits au débat relatif au cycle de Jespersen. Le *lewo* ne possède pas seulement de doublement de négation, mais un triplement. Le *lewo* présente différentes stratégies de négation pour les marqueurs *realis* et *irrealis*, ainsi que l'illustrent tour à tour les exemples (6) et (7). Aucune des deux constructions ne requiert le triplement de la négation mais il est au moins possible. Dans les deux cas, le second négateur est *re*, la construction de type *realis* a *pe* comme

premier négateur et *poli* comme troisième alors que dans la construction *irrealis*, le premier négateur est *ve*, et dans une construction de ce type, à savoir la construction de prohibition, un troisième négateur *toko* peut apparaître².

(6) lewo (Early 1994a : 69)

Pe ne-pisu-li re Santo poli.
 NÉG1 1SG-voir-essayer NÉG2 Santo NÉG3
 Je n'ai jamais vu Santo.

(7) lewo (Early 1994a : 76)

Ve a-kan re toko !
 NÉG1 2SG-manger NÉG2 NÉG3
 Ne le mange pas !

La discussion présentée par Early sur le lewo est peut-être l'attestation la plus claire que les cycles de Jespersen permettent le triplement, mais des données plus anciennes se cachent dans une description dialectologique du néerlandais brabançon de la ville belge d'Aarschot. En simplifiant quelque peu, nous pouvons dire que le néerlandais est passé par un cycle de Jespersen qui aboutit, en néerlandais standard, à une négation simple représentée par le marqueur *niet*. Certains dialectes conservent une stratégie double plus ancienne (avec *en ... niet*) et d'autres sont aussi parvenus à un nouveau stade de doublement (avec *niet...niet*, où le second *niet* se trouve en position de fin de phrase) (voir Barbiers *et al.* 2008, pour plus de détails). Le fait est que le néerlandais brabançon d'Aarschot du milieu du XX^e siècle admettait, dans certaines constructions de subordination au moins, la présence d'un *niet* en fin de phrase dans une construction qui contient *en ... niet*.

(8) brabançon (Pauwels 1958 : 454)

Pas op dat ge nie en valt nie !
 veille que tu NÉG2 NÉG1 tombes NÉG3
 Fais attention de ne pas tomber !

Van der Auwera (2009 : 62-64 ; 2010 : 83-84) mentionne précisément ces illustrations en lewo et en brabançon, mais les deux études démontrent que l'on est conscient de l'existence, quoique rare, du triple-

² Les marques 'NÉG1', 'NÉG2' et 'NÉG3' ont une signification diachronique : 'NÉG1' est supposé être le marqueur de négation le plus ancien, et 'NÉG3' le plus récent. Nous nous référons aux ouvrages sources, qui permettent d'établir le statut diachronique du marqueur soit directement, lorsque le spécialiste déclare sans détour que l'une ou l'autre stratégie est, par exemple, très récente, ou indirectement, lorsque l'on parle du caractère optionnel de la stratégie, son occurrence dans des registres archaïques (par ex. dans des proverbes) ou son absence dans une langue apparentée.

ment de la négation dans d'autres langues que le lewo ou le néerlandais brabançon. Elles font une brève référence à des dialectes italiens ainsi qu'au bantou, références approfondies par Vossen (2011), par Devos et van der Auwera (sous presse) et par Devos, Kasombo Tshibanda et van der Auwera (2010). Le but de cette étude est de fournir une typologie des connaissances à ce jour. Le triplement de la négation en tant que tel fait l'objet d'une discussion dans la deuxième section. La troisième section aborde le quadruplement alors que la quatrième section est la conclusion.

2. Triplement

Les principaux paramètres du cycle de doublement sont les suivants : (i) l'origine du second négateur, (ii) la position des deux négateurs, et (iii) leur universion. Nous illustrons les paramètres et voyons ensuite s'ils réapparaissent ou non avec une négation triple.

2.1 L'origine des deuxième et troisième négateurs

Les deuxième négateurs possèdent au moins cinq origines différentes. En premier lieu, le deuxième négateur peut provenir d'un terme désignant une valeur minimale. Le *pas* français illustre ce cas et son origine doit se trouver dans des constructions signifiant *il n'a pas fait un pas*. Deuxièmement, le négateur provient d'un mot négatif, souvent un objet négatif ou un adverbe négatif. Un cas typique du germanique occidental : le *not* anglais provient d'un mot négatif signifiant 'rien' et les constructions originales doivent avoir été du type *He doesn't love you nothing* (litt. « Il ne t'aime rien »). Troisièmement, le deuxième négateur trouve son origine dans un élément emphatique qui n'est ni terme désignant une valeur minimale ni un mot négatif. On pourrait imaginer un cas en pseudo-français où *du tout* se serait affaibli jusqu'à devenir l'exposant d'un négateur neutre³. Nous trouvons un cas réel en mbundu, une langue bantoue, et plus particulièrement le dialecte parlé à Luanda, la capitale angolaise (pour d'autres exemples, voir Devos et van der Auwera 2011). Dans cette langue, on peut exprimer l'emphase par une racine pronominale possessive à l'origine, l'élément *ami* dans l'exemple (9). Ce même élément est également utilisé en tant que deuxième négateur.

³ Notons que la locution *du tout* peut servir de négation à elle seule, par exemple dans une réponse elliptique, mais le sens reste emphatique (Detges et Waltereit 2002 : 187).

(a) – Est-ce votre avis ?
– Du tout !

(9) mbundu (Chatelain 1964 : 189, 56-57)

- a. ng-end-eri-ami
1SG-aller-FIN-POSS.1SG
Je m'enfuis.
- b. eme ki ngi-bang-ami
je NÉG1 1SG-faire-FIN.NÉG2
Je ne fais pas.

Quatrièmement, le deuxième négateur provient de l'intégration, à droite, d'une particule de réponse négative. Telle est l'analyse régulièrement donnée pour le *não* en portugais du Brésil (Schwegler 1991).

(10) portugais du Brésil (Schwegler 1991 : 209)

- a. Eu não quero, não !
je NÉG veux non
Je ne veux pas, absolument pas !
- b. Eu não quero não.
je NÉG1 veux NÉG2
Je ne veux pas !

Cinquièmement, le deuxième négateur est une répétition du premier. C'est ce que nous trouvons sans doute en afrikaans – ainsi que dans la stratégie de doublement du brabançon mentionnée dans l'exemple (8)⁴.

(11) afrikaans

- Ik het hom nie gesien nie.
- Je ai le NÉG1 vu NÉG2
- Je ne l'ai pas vu.

Nous trouvons les mêmes origines pour le triplement. Premièrement, l'exemple (12) illustre l'apparition d'un troisième négateur provenant d'un terme réducteur. La langue est le luyia, une langue bantoue parlée dans la partie occidentale du Kenya. On voit ici l'élément *kwho* « un peu », dans son utilisation en tant que marqueur de valeur minimale dans l'exemple (12a) et dans son utilisation en tant que négateur (emphatique) dans l'exemple (12b).

⁴ Cette analyse pourrait également s'appliquer au portugais du Brésil, puisque *não* est également le premier marqueur de négation propositionnelle. Inversement, on a proposé que la négation propositionnelle finale en néerlandais et en afrikaans vient d'une particule de réponse – voir van der Auwera (2009 : 49-53).

- (12) luya (Appleby 1961 : 93)
- a. khu-lim-ile-khwo
1PL-creuser-FIN-PART
Nous avons creusé un peu.
- b. shi-n-jam-ile-khwo
NÉG1-1SG-être.content-FIN-NÉG3
Je ne suis pas (du tout) content.

Deuxièmement, l'exemple du lewo en (7) illustre un troisième négateur issu d'un mot négatif. Le marqueur *toko* signifie à l'origine « ne pas faire, s'abstenir » (Early 1994a : 77). La phrase (13) donne un exemple contenant un marqueur négatif plus classique, c'est-à-dire un mot signifiant au départ *rien*. La phrase (13) du village ligurien de Dego montre le doublement du négateur ancien, qui vient du latin *non* et équivaut à *non* en italien standard et au *ne* français, mais il y a également (en option) le triplement avec *nent* (« rien »), si nous pouvons au moins supposer qu'il s'est complètement affaibli pour devenir l'exposant d'une négation propositionnelle⁵. Nous supposons aussi que la première négation est celle immédiatement avant le réflexif.

- (13) italien de Dego (Manzini et Savoia 2005, III : 298)
- | | | | | | | |
|-----|------|----|------|------|-------|-------|
| a | ɲ | m | ɛɲ | soɲ | nɛnta | lavɔ |
| 1SG | NÉG1 | me | NÉG2 | suis | NÉG3 | laver |
- Je ne me suis pas lavé.

Troisièmement, l'exemple (14) en suundi, une langue bantoue du Sud-Est de la République du Congo, illustre un troisième négateur provenant d'un intensificateur qui n'est ni un réducteur ni un mot négatif. L'élément *áani* est l'élément emphatique possessif de départ, se rapportant au second négateur déjà présenté en mbundu (9).

- (14) suundi (Baka 1998)
- | | | |
|-----------------------|---------|--------|
| ka-zeeby-áandi | khúumbu | ya |
| NÉG1.1-connaître-NÉG3 | 9.nom | 9.CONN |
| ɲgúdy-áani | kó | |
| 1.mère-POSS.1SG | NÉG2 | |
- Il ne connaît pas le nom de ma mère.

Quatrièmement, le troisième marqueur de négation peut provenir de l'intégration d'une particule de réponse négative. Le négateur *ve* en vili,

⁵ Pour le doublement de la première négation, une motivation phonétique (le phénomène de la nasalité épenthétique) est possible, mais insuffisante (Parry 1997 : 257-259).

une langue bantoue de la région côtière de la République du Congo, peut constituer un cas d'espèce.

(15) vili (Loëmbé 2005 : 75)

i	sié	lia	ku	vè
1SG	NÉG1.PF	manger	NÉG2	NÉG3

Je n'ai pas mangé.

Cinquièmement, le troisième négateur répète un négateur antérieur. Dans le cas de triplement, il y a évidemment deux négateurs antérieurs et il existe donc trois scénarios possibles : (i) le troisième négateur répète le deuxième négateur, (ii) le troisième négateur répète le premier négateur, et (iii) le troisième négateur répète à la fois le premier et le deuxième négateur, pour la simple raison que ceux-ci sont identiques. Le premier scénario est déjà illustré en brabançon, (8) l'a déjà illustré. Il n'y a pas de bon exemple du deuxième scénario. En kwezo, une langue bantoue de la province orientale du Bandundu en république démocratique du Congo, *lo* est en même temps un premier et un troisième négateur, mais le cas n'est pas clair car le terme *lo* s'utilise également en tant que particule de réponse (Forges 1983 : 409).

(16) kwezo (Forges 1983 : 330)

lo	gwâmi	nga-swêgi	lo.
NÉG1	NÉG2	1SG-cacher.FIN	NÉG3

Je n'ai pas caché (quelque chose).

Pour une illustration d'un troisième négateur répétant le premier et le deuxième de la phrase nous retournons en Ligurie. Un problème réside dans le fait que l'on ne peut déterminer clairement quel est celui qui est arrivé deuxième ou troisième. Comme pour l'exemple (13), nous supposons que le négateur placé immédiatement avant le réflexif est venu en premier lieu. Les deux autres seront étiquetés NÉG2/3 et NÉG2/3.

(17) italien de Cârcare (Manzini et Savoia 2005 : 299 ; voir aussi Parry sous presse)

εη	t	εη	t	εη	lɔvi
NÉG2/3	te	NÉG1	toi-même	NÉG2/3	laver.PR-2

Tu ne te laves pas.

2.2 La position des deuxième et troisième négateurs

En cas de doublement de la négation, on note une tendance marquée pour le deuxième négateur à suivre le premier, plus spécifiquement, alors que le premier négateur se trouve souvent devant le verbe conjugué, le deuxième négateur se place souvent derrière le verbe conjugué. Cette tendance est tellement forte que certains linguistes la considèrent

comme partie intégrante de la définition du doublement de la négation (par ex. de Swart 2010). Pour Jespersen (1917) et Meillet (1912), les éléments relatifs à l'ordre des mots ne définissent pas le cycle, même s'il existe une relation intéressante. Pour cette relation il nous faut un autre principe attribué à Jespersen (1917 : 5), le principe de NEG FIRST, qui dit que les locuteurs placent la négation en premier lieu, ou en tout cas, aussi vite que possible, très souvent immédiatement avant le mot devant être négativé (généralement le verbe [...]) (notre traduction, le néologisme *négativer* correspond au néologisme anglais) (voir également Horn 1989 : 293, et pour une confirmation dans une typologie à grande échelle, Dahl 1997 : 91-92 et Dryer 1998 : 102). Étant donné que de nombreux deuxièmes négateurs ont une origine non négative et que le premier négateur a tendance à occuper une position antérieure dans la phrase, il n'est pas surprenant que beaucoup de deuxièmes négateurs suivent les premiers. Et si un deuxième négateur est soit une répétition du premier, soit une particule de réponse dans la périphérie droite, il suivra également le premier marqueur de négation. Cependant, il s'agit là d'une tendance, pas d'une règle. Nous avons déjà donné une *exception*. Dans la proposition subordonnée en brabançon (8), le deuxième négateur précède le premier.

Il ressort de ce que nous avons vu que la même tendance caractérise le triplement : le troisième marqueur de négation tend à suivre les marqueurs plus anciens. À l'exception de deux cas, tous les exemples utilisés dans ce document montrent un ordre des mots où le NÉG3 suit les deux autres négateurs. *Mutatis mutandis*, nous trouverons la même raison : après tout, les origines du troisième négateur sont les mêmes que celles du deuxième négateur. Et une fois encore, il s'agit là d'une tendance très marquée mais pas d'une règle. Dans les exemples en langues luyia et suundi, respectivement (12) et (14), le NÉG3 occupe la deuxième position.

2.3 L'univerbation des négateurs

Dans tous les exemples de doublement de la négation vus jusqu'à présent, les deux négateurs sont des unités syntaxiques distinctes et ils le restent jusqu'à ce que le négateur le plus ancien disparaisse. Cependant, Jespersen et Meillet ont tous deux attiré l'attention sur un scénario différent. L'élément qui est (destiné à devenir) le nouveau marqueur de négation s'unit avec l'ancien. Cela est arrivé en latin. L'ancien négateur *ne* était accompagné d'un élément marquant une valeur minimale *oenum* 'une chose', les deux éléments ont fusionné et ont formé *non*. Nous devons donc accorder une place à l'univerbation dans la théorie du cycle de Jespersen.

Si l'univerbation est un facteur dans le doublement, pourrait-il en être un dans le triplement également ? Sans surprise, la réponse est affirmative. Voici deux exemples. Dans des constructions *realis* en lewo, des locuteurs plus âgés peuvent combiner le premier et le deuxième négateur et en faire un seul mot.

(18) lewo (Early 1994b : 420)

pe-re	a-pim	re	poli
NÉG1-NÉG2	3SG-R.come	NÉG2	NÉG3

Ils ne sont pas venus.

Le kanincin, une variante de ruund, langue bantoue du territoire de Luilu (Kasai) en république démocratique du Congo, illustre l'univerbation des deuxième et troisième négateurs.

(19) kanincin (Devos *et al.* 2010 : 157)

ki-n-àà-búl-áánj	p-ènd	mwáàn
NÉG1-1SG-PF-frapper-FIN	NÉG2-NÉG3	1.enfant

Je n'ai pas frappé l'enfant.

L'essentiel une fois encore réside dans le fait que le triplement ressemble fort au doublement. L'univerbation est un facteur en cas de doublement, et il en est un aussi dans le triplement.

2.4 Conclusion intermédiaire

Il est indubitable que le cycle de Jespersen ou la spirale de Meillet doivent avoir leur utilité pour le triplement. D'une certaine manière, ce qui se passe dans les cas de triplement donne une belle et *nouvelle* illustration de la nature cyclique du processus. Dans le cas de doublement standard, la nature cyclique se voit dans la répétition de l'étape 1 lors de l'étape 3 : les deux étapes présentent une négation simple. En cas de triplement, l'étape 3 est une répétition de l'étape 2 : ces deux étapes ajoutent un marqueur de négation. Un facteur que nous n'abordons pas, c'est la fréquence relative du doublement et du triplement. Il est trop tôt pour donner une réponse sûre à propos de la fréquence du doublement de la négation dans les langues du monde, mais il apparaît clairement que le triplement est rare. Dans leur grande majorité, les exemples donnés dans cette partie viennent du bantou et du malayo-polynésien parlé à Vanuatu. Le phénomène ne se limite pas à ces familles de langues – nous avons également introduit des exemples en néerlandais et en italien – mais le bantou et le malayo-polynésien semblent avoir été des terrains particulièrement fertiles.

3. Quadruplement

Si une langue peut compter trois marqueurs de négation propositionnels, ne pourrait-elle dès lors en inclure un quatrième ? La réponse est positive, mais, sans la moindre surprise, le quadruplement est encore plus rare que le triplement. En fait, nous avons déjà donné un exemple. En lewo (18), le deuxième négateur apparaît deux fois, la première fois dans une universion avec le premier négateur et la seconde fois tout seul. Et puisqu'il y a également un troisième négateur, nous pourrions dire que la phrase contient effectivement quatre négateurs. On peut aussi ajouter le kanincin pour illustrer le quadruplement. L'exemple (19) compte 3 négateurs mais on peut en ajouter un quatrième, qui jouera un rôle d'intensificateur de négation (négation emphatique).

(20) kanincin (Devos *et al.* 2010 : 177)

ki-n-àà-búl-ááj	p-ènd	kwáám	mwáàn
NÉG1-1SG-PF-frapper-FIN	NÉG2-NÉG 3	NÉG4	1.enfant

Je n'ai absolument pas frappé l'enfant.

Un autre exemple nous ramène en Ligurie. Si l'on suppose que la signification originale de *ne :nt* s'est affaiblie jusqu'à devenir un marqueur de négation propositionnelle, la combinaison avec le triplement de l'ancien négateur préverbal nous amène à quatre négateurs.

(21) italien de Cârcare (Manzini et Savoia 2005 : 299 ; voir aussi Parry sous presse)

εη	t	εη	t	εη	lɔvi	ne :nt
NÉG2/3	te	NÉG1	toi-même	NÉG2/3	lave-PR-2	NÉG3

Tu ne te laves pas.

Notons que tout comme nous n'avons trouvé des cas de triplement de la négation que dans les langues dans lesquelles on rencontrait des cas de doublement, le quadruplement semble limité aux langues qui admettent le triplement. Et étant donné que le triplement est déjà rare, le quadruplement le sera encore plus.

4. Conclusion

Certaines langues peuvent tripler, voire même quadrupler les marqueurs de négation propositionnelle. Ces phénomènes sont rares mais suffisamment bien attestés pour devoir être inclus dans toute discussion à propos des cycles de Jespersen/spirales de Meillet bien que ceux-ci ne les mentionnent pas. Les processus qui donnent lieu à ces phénomènes sont les mêmes que ceux qui président à l'apparition du doublement de la négation. Ils sont probablement rares parce qu'ils constituent une violation encore plus profonde du principe selon lequel un sens corres-

pond à une forme. C'est le principe dont nous sommes partis dans la première partie de cet article. Le principe est loin d'être inviolable, en effet, la présence de deux négateurs est certainement un fait relativement récurrent dans une langue. En avoir trois paraît toutefois un peu plus bizarre, et quatre, encore davantage⁶.

5. Abréviations

CONN 'connectif', FIN 'finale', NÉG 'négation', PART 'partitif', PF 'perfectif', PL 'pluriel', POSS 'possessif', R 'realis', SG 'singulier', 1 'première personne', 2 'seconde personne', 3 'troisième personne' ; les chiffres 9, 1 dans l'analyse morphologique de l'exemple (14) renvoient aux classes nominales

6. Bibliographie

- Appleby, L. L., *A first Luyia grammar with exercises*, Dar es Salaam, Nairobi et Kampala, The East African Literature Bureau, 1961.
- Baka, Jean. *Questionnaire kisuundi (complété)*, manuscrit, 1998.
- Barbiers, S., van der Auwera, J., Bennis, H., Boef, E., De Vogelaer, G. et van der Ham, M., *Syntactic Atlas of the Dutch dialects*, vol. 2, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008.
- Chatelain, H., [1888-89] *Grammatica elementar do Kimbundu ou lingua de Angola*, New Jersey, Gregg Press, 1964.
- Dahl, Ö., « Typology of sentence negation », in *Linguistics*, n° 17, 1979, p. 79-106.
- De Swart, H., *Expression and interpretation of negation. An OT typology*, Dordrecht, Springer, 2010.
- Detges, U. et Waltereit, R., « Grammaticalization vs. reanalysis : a semantic-pragmatic account of functional change in grammar », in *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, n° 2, 2002, p. 151-195.
- Devos, M. et van der Auwera, J., « Jespersen cycles in Bantu : double and triple negation », in *Journal of African Languages and Linguistics*, sous presse.
- Devos, M., Kasombo Tshibanda, M. et van der Auwera, J., « Jespersen cycles in Kanincin : double, triple and maybe even quadruple negation », in *Africana Linguistica*, n° 16, 2010, p. 155-182.
- Dryer, Matthew. « Universals of negative position », in Hammond, M., Moravcsik, E. et Wirth, J. (dir.), *Studies in syntactic typology*, Amsterdam, Benjamins, 1998, p. 93-124.
- Early, R., « Lewo », in Kahrel, P. et van den Berg, R. (dir.), *Typological studies in negation*, Amsterdam, Benjamins, 1994a, p. 65-92.
- Early, R., *A grammar of Lewo, Vanuatu*, thèse de doctorat, Australian National University, 1994b.

⁶ Par contraste, l'absence d'un marqueur explicite de négation est rare, mais son existence échappe cependant au cycle de Jespersen comme à la spirale (Pilot-Raichoor 2010, Miestamo 2010).

- Forges, G., *Phonologie et morphologie du kwezo*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1983.
- Horn, L. R., *A natural history of negation*, Chicago, University of Chicago Press, 1989.
- Huffman, A., « The linguistics of William Diver and the Columbia school », in *Word*, n° 52, 2001, p. 29-68.
- Jespersen, O., *Negation in English and other languages*, Copenhagen, A. F. Høst, 1917.
- Loëmbe, G., *Parlons vili : langue et culture de Loango*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Manzini, M. R. et Savoia, L. M., *I dialetti italiani e romanci, morfosintassi generative*, vol. III, Alessandria, Orso, 2005.
- Martineau, F. et Mougeon, R., « A sociolinguistic study of the origins of *ne* deletion in European and Quebec French », in *Language*, n° 79, 2003, p. 118-152.
- Meillet, A., « L'évolution des formes grammaticales », in *Scientia*, n° 12, 1912, p. 384-400. [Aussi dans *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1926, p. 130-148.]
- Miestamo, Matti, « Negatives without negators », in Wohlgemuth, J. et Cysouw, M. (dir.), *Rethinking universals : How rarities affect linguistic theory*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2010, p. 169-194.
- Muller, C., *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève, Droz, 1991.
- Parry, M., « Preverbal negation and clitic ordering, with particular reference to a group of North-West Italian dialects », in *Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 113, 1997, p. 243-271.
- Parry, M., « Negation in Italo-Romance », in Breitbarth, A., Lucas, C. et Willis, D. (dir.), *The history of negation in the languages of Europe and the Mediterranean*, 2 volumes, Oxford, Oxford University Press, sous presse.
- Pauwels, J. L., *Het dialect van Aarschot en omstreken*, Brussel, Belgisch interuniversitair centrum voor Neerlandistiek, 1958.
- Pilot-Raichoor, C., « The Dravidian zero negative : diachronic context of its morphogenesis and conceptualisation », in Wohlgemut, J. et Cysouw, M. (dir.), *Rara and rarissima. Documenting the fringes of linguistic diversity*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2010, p. 267-303.
- Schwegler, A., « Predicate negation in contemporary Brazilian Portuguese », in *Orbis*, n° 34, 1991, p. 187-214.
- van der Auwera, J., « The Jespersen cycles », in van Gelderen, E. (dir.), *Cyclical change*, Amsterdam, Benjamins, 2009, p. 35-71.
- van der Auwera, J., « On the diachrony of negation », in Horn, L. R. (dir.), *The expression of negation*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2010, p. 73-101.
- Vossen, F., *Multiple negation in Italian dialects*, manuscrit, 2011.